

LES ARTS



CABIER
B

TÉMOINS
DE LA SCÈNE:
GILLES PELLETIER
PAGE B 3

THÉÂTRE:
LE STYLE FINZI PASCA
PAGE B 5

CHRONIQUE
CULTURELLE:
PAGE B 8

MUSIQUE:
OSCAR ET LIONEL
PAGE B 8

CINÉMA
page B 4

MÉDIAS
page B 6

DISQUES
page B 7

MUSIQUE
page B 8

De fragilité et de vengeance

Pascale Bussières et Jean Beaudin
préparent la sortie de
Souvenirs intimes au FFM

Son film est le morceau québécois le plus attendu du Festival des films du monde (FFM). Jean Beaudin n'avait pas tourné de long métrage depuis sept ans, et voici qu'il adapte (librement) le roman de Monique Proulx *Homme invisible à la fenêtre*. *Souvenirs intimes* donne la vedette à James Hyndman et Pascale Bussières en un duel, thriller psychologique, voyage initiatique. À chacun d'y projeter ses visions non moins intimes que ces *Souvenirs*.

VOIR PAGE B 2: JEAN BEAUDIN

ARTS

JEAN BEAUDIN *Entre le roman et le film, une mer s'est ouverte...*

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Eh non! Il ne fait pas l'ouverture du FFM, le long métrage québécois de Beaudin, car Patricia Rozema et son *Mansfield Park* lui dament le pion le 27 août. Le lendemain, tout de même, on verra *Souvenirs intimes* compétitionner au festival ainsi qu'au cinéma Quartier Latin où il prend l'affiche avant de gagner les salles du Québec le 3 septembre. Aurait-il préféré ouvrir le bal? Jean Beaudin glisse un peu sur le sujet, laisse pointer une amertume. Un ange passe...

Il s'est fait plus rare au cinéma depuis quelque temps. Et pourtant Beaudin tourne, telle la terre de Galilée. Il n'a jamais cessé de le faire, malgré ses longues éclipses du septième art. Sept ans nous séparent de son *Being at Home with Claude*, adapté de la pièce de René-Daniel Dubois. Le père du remarquable J.A. Martin photographe, de *Mario* et du *Matou* a fait bien des détours par la télévision. *Les Filles de Caleb*, *Shehawah*, *Ces enfants d'ailleurs*, d'autres encore. A ses yeux, il n'existe pas de genre mineur. Un réalisateur doit tourner sans relâche, histoire de garder la main et l'esprit alerte. De la pub, de la télé. Qu'importe? «Refuser tout compromis pour accepter de ne faire de son film par cinq ans, c'est choisir de se rouiller», estime-t-il. Pour lui, le

métier se bat sur le fer. «Tournez, tournez, lance-t-il à la relève. Il en restera toujours quelque chose...»

Beaudin est reconnu pour le soin qu'il apporte à la forme, au cadrage, à l'éclairage, aux décors qui parlent autant que les mots, comme dans son lumineux *Mario* où les îles de la Madeleine ouvraient sur un absolu, faisant écho au personnage de grâce en avant-plan: «J'ai appris à aimer le cinéma à travers celui des maîtres d'une méticulosité extrême comme Visconti, Renoir, tout en goûtant leur amour de la psychologie des personnages.» Dire qu'il se sent aux antipodes du cinéma d'action hollywoodien serait un euphémisme.

Une chose est certaine, après avoir tourné tant de productions d'époque, J.A. Martin, *Cordélia*, *Les Filles de Caleb*, aux reconstitutions si onéreuses, le réalisateur ne déteste pas se coller avec un univers contemporain (déjà fréquenté dans *Being at Home*). Ce qui ne l'empêche pas d'estimer que trois millions et demi pour *Souvenirs intimes*, cela constitue un bien mince budget.

Depuis le temps qu'il tourne, il trouve que les rythmes se sont ici accélérés et le nombre de plans accrues. «On n'a ni les moyens de la France, ni ceux des États-Unis et on n'appartient à aucune des deux cultures.» Le cinéma québécois surgit sous son discours comme un iceberg entre deux rives.

Bourreau et victime

Aussi bien préciser tout de suite qu'entre le roman de Monique Proulx et le film de Beaudin, une mer s'est ouverte appelée *Souvenirs intimes*. «Les personnages du livre sont présents mais intégrés dans une autre convention.» Il vous dira que la littérature possède parfois un côté évanescence qui pâlit et pâtit à l'écran, que l'image appelle des péripéties plus marquées. Monique Proulx qui fut de l'aventure du scénario à ses côtés a accepté de sortir de son propre univers romanesque, d'en faire autre chose, avec parfois des réflexes protecteurs. «Elle avait des déchirements instinctifs, mais respectait l'enjeu du transfert», précise Beaudin.

Le film met toujours en scène le personnage de Max (James Hyndman), un homme ayant perdu l'usage de ses jambes dans un accident à 20 ans, artiste peintre dont la vision du monde fut transformée par l'aventure (il est devenu très zen) et qu'un passé sombre rattrape au détour. Ce passé porte un prénom: Lucie, une liaison de jeunesse qui en a gros sur le cœur. Il porte aussi un visage: celui d'une Pascale Bussièr transformée en bête de vengeance.

«*Souvenirs intimes* est un film sur la condition humaine, précise Beaudin. C'est l'histoire d'un homme qui change à partir du jour où il commence à voir, à sentir les autres. Je l'ai construit à la

manière d'un thriller, comme un triangle dramatique. Au départ, le personnage de Pascale apparaît immonde jusqu'à ce que le spectateur se voit offrir la clé de son comportement. Ensuite tout bascule. De bourreau, elle deviendra bientôt victime.»

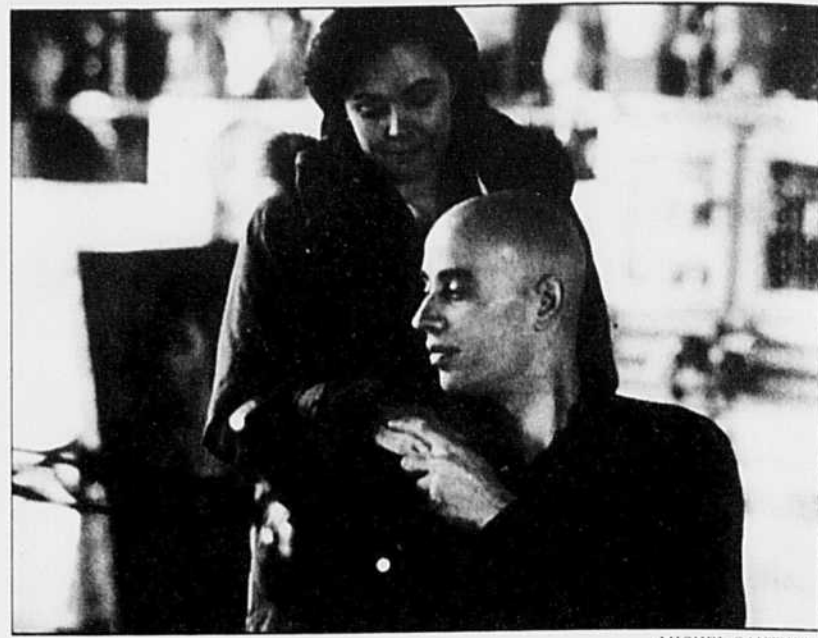
À l'étape du scénario, Beaudin n'aime pas travailler avec des acteurs en tête. Qui sera Max? Qui sera Lucie? Et qui incarnera l'ambitieux Mortimer prêt à vendre son âme contre un peu de gloire? Mystère. De nombreuses auditions plus tard, l'échiquier sera placé: James Hyndman revêtra la peau du héros et perdra ses jambes, Yves Jacques, de passage au Québec entre deux rôles à Paris, s'imposera comme un Mortimer sans scrupules. Quant à Louise Portal au profil généreux, elle se campera d'office dans la peau de la mère adoptive de Laurel (Pierre-Luc Brillant), l'adolescent aimé d'une mère naturelle jeune et mystérieuse, qui surgit tout à coup...

Une inquiétante aventure

Beaudin voyait en Pascale Bussièr cette étrangeté qui servait le personnage féminin principal. N'empêche que pour la comédienne, Lucie fut un drôle de défi et une aventure inquiétante: «C'est impossible qu'elle a d'aimer, ce désir éperdu de vengeance... J'avais un peu peur d'aller chercher en moi tant d'énergie noire sur un fond blesé», confesse Pascale. Son personnage lui apparaissait presque comme une schizophrène. «Ce fut un drôle de tournage, reposant avant tout sur deux acteurs: James et moi qui communiquions essentiellement par téléphone.»

«Les dialogues étaient superbes, mais difficiles à jouer parce que flottant dans un espace poétique qui n'appartient pas à la langue du quotidien. Le défi était de garder le rythme et l'intensité des personnages en s'appropriant le langage», précise le réalisateur.

Souvenirs intimes fut tourné à Montréal, une ville que le cinéaste perçoit à la fois comme le puits du Québec et un centre qui bat de l'aile. «Quand j'ai écumé la rue Sainte-Catherine en cherchant des locaux, on louait des étages entiers pour 300 \$ par semaine. Montréal était vacant, abandonné.» Amère vision.



James Hyndman et Louise Portal dans *Souvenirs intimes*

Un film, c'est une équipe à laquelle se joignent parfois des joueurs inusités, comme cette jeune fille de 26 ans, artiste peintre, auteur de tous les portraits du film croqués sur le plateau au fil des expressions des acteurs. «Une production repose aussi beaucoup sur le travail du directeur artistique. François Séguin a su créer un vrai loft d'artiste où le moindre objet, le moindre livre possèdent un lien avec la peinture. Les décors sont un personnage pour le spectateur. Avant qu'un seul mot ne soit échangé, les lieux lui ont parlé, ont établi une ambiance.»

Jean Beaudin se décrit comme un optimiste. A ses yeux, l'homme est foncièrement bon, du moins aspire à le devenir. «Je crois qu'un être peut changer profondément à l'instar du Max du film et qu'alors tout devient possible. Dans *Souvenirs intimes*, chaque personnage, à l'exception de Mortimer, évolue vers un état supérieur.»

Pas étonnant alors que le film culmine sur un happy end de grande réconciliation. A ceux qui interrogent la pertinence de la scène finale, il répond que sans pardon, les conflits perdurent à ja-

mais comme dans les Balkans et que le seul choix qui reste à chacun, c'est de tourner la page. L'optimisme du cinéaste rejoint ses personnages.

Si Jean Beaudin avait un peu délaissé le cinéma depuis quelques années c'était, semble-t-il, dans le but de mieux y rebondir, car ses projets immédiats riment avec septième art. Il songe à adapter *Le Collectionneur* de Christine Brouillet, une histoire de tueur en série victime de son enfance. Il se prépare à acheter les droits d'un roman espagnol: *Le Chien*, rêve aussi d'adapter un roman de Gabrielle Roy. Très souvent, le cinéaste porta des œuvres littéraires à l'écran. Et s'il déplore que trop de jeunes cinéastes québécois ces derniers temps aient voulu mordicus tourner leurs propres scénarios, il salue un renouveau du genre dans notre paysage. Serge Beauchemin, Monique Proulx, René-Daniel Dubois, Arlette Cousture: le retour au texte, le coup de chapeau à l'auteur sont sa tasse de thé. «A chacun son métier, conclut-il. Tant d'histoires riches déjà écrites ne demandent qu'à devenir images.»

Festival International de Nouvelle Danse

Sous le signe du métissage et de l'invention!
• 22 spectacles • 300 artistes • 1 colloque international • 1 fête multimédia • Programme de films et marathon chorégraphique

Afrique > aller/retour

28 SEPT. > 9 OCT. 1999

Mathilde Monnier
Rosas
Fondation Jean-Pierre Perreault
Karas
Compagnie De Brune
Metaspora Danse
Harold Rheaume
Cas Public
Cia Clara Andermatt
Susanne Linke
Alias Compagnie
Zab Mabougou
Compagnie Saïa ni Seydou
Dominique Porte
Le Carré des Lombes
Ruth Cansfield Dance/Mirjam Bos
Peter Chin/Vincent Mantsoe
Tchetché
Compagnie Sylvain Zabli
D-Zone • fête multimedia

Forfaits et billets en vente dès maintenant Réductions jusqu'à 45%
billetterie centrale
Agora de la danse • 840, rue Cherrier
info-danse • **514.990.3031**
Billets individuels seulement
514.790.1245 ou 1.800.361.4595
admission.com
Monument-National • 514.871.2224

Réouverture de la billetterie Spectacles prévus à la Place des Arts relocalisés

Plus de détails dans la brochure du Festival ou sur notre site Web

Invitez une amie le 10 septembre et profitez d'un rabais de 25% sur le 2e billet. À gagner: un forfait bien-être au Centre de santé d'Eastman. Détails des concours disponibles sur place.

Les grands Ballets Canadiens
LAWRENCE RHODES, DIRECTEUR ARTISTIQUE

GROUPE FINANCIER BANQUE ROYALE

présente

Giselle

Dans sa version intégrale avec orchestre

complet
9, 10, 11, 12, 14, 15 septembre 1999

Théâtre Denise-Pelletier
Admission : 790-1245 / Groupes : 849-8681

billets : 56 \$ / 39,50 \$ / 25 \$

Abonnez-vous maintenant : (514) 849-0269

Dracula
Giselle
Casse-Noisette
Les grands Européens
Le Lac des Cygnes
Les grands classiques du XX^e siècle
Compañía Nacional de Danza...

LES ARTS

TÉMOINS DE LA SCÈNE

Le politique au service du théâtre

Gilles Pelletier est inquiet et ne voit pas comment un théâtre francophone pourrait s'épanouir au sein du statu quo

Il a joué les grands-pères à 30 ans. Le capitaine Aubert du légendaire *Cap-aux-Sorciers* de Guy Dufresne, c'était lui. Le Joseph Latour, « simple soldat », et plus récemment, Xavier Galarneau, le patriarche haï et adoré de *L'Héritage*, c'était lui encore. Cofondateur, en 1964, de la Nouvelle Compagnie Théâtrale, il a reçu en 1998 le prix Denise-Pelletier couronnant une carrière vouée aux arts de la scène. Dernier d'une série de huit entretiens pour mieux comprendre l'évolution du théâtre d'ici.

SOLANGE LÈVESQUE

En jetant un regard sur la dernière moitié du siècle, Gilles Pelletier souhaite d'abord souligner trois phénomènes qui lui apparaissent consécutifs et reliés: l'apparition d'auteurs québécois, le goût que le public a développé d'une dramaturgie mettant en scène des personnages qui lui ressemblent et l'émergence de hauts lieux de création. « Gratién Gélinas, raconte Pelletier, avait déjà ouvert le bal avec ses nombreuses revues et sa pièce *Tit-Coq*, qui a battu tous les records d'assistance et de durée à l'époque. Marcel Dubé a suivi, puis Michel Tremblay et tous les autres, dont *François Loranger*. Il y a quelques décennies: l'*Egrégore*, *Les Apprentis-Sorciers*, le *Théâtre d'aujourd'hui* animé par Jean-Claude Germain avaient élargi les perspectives. Avant eux, il y avait eu quelques pièces "canadiennes-françaises" qui avaient marché, mais cela demeurait toujours difficile. »

Il fait remarquer que les théâtres affichaient de temps à autre une pièce québécoise, mais pas très souvent: « Je me souviens de la réaction du public qui en était alors une de méfiance, témoin Pelletier. Aujourd'hui, c'est le contraire. Annoncer un Michel Tremblay, entre autres, c'est s'assurer d'un succès de salle. Il y a beaucoup plus de théâtre de création et la production est plus diversifiée. » L'Espace Libre, l'Usine C, la Veillée et l'Espace Go ont, selon lui, beaucoup contribué à une explosion de créativité.

Il mentionne un autre phénomène qui est apparu depuis 1950 et qui découle peut-être de la prolifération des spectacles: le morcellement du public. « Les spectateurs vont voir les choses qui leur plaisent. Vous annoncez une pièce de Michel Marc Bouchard ou de Wajdi Mouawad, par exemple, et la salle sera en grande partie composée d'amateurs de leur théâtre, note-t-il. Ils vont voir telle pièce parce qu'ils en connaissent l'auteur et qu'ils apprécient particulièrement ses œuvres. » Pelletier explique ce phénomène par l'émergence d'une dramaturgie locale s'exprimant dans une langue bien de chez nous, qu'elle soit populaire ou plus raffinée, dramaturgie qui dépasse d'ailleurs nos frontières, observe-t-il, puisque nos auteurs sont maintenant traduits partout.

Et cette dramaturgie, d'après lui, a été nourrie et soutenue entre autres par l'apparition d'institutions qui forment des gens de théâtre: deux cégeps, le Conservatoire d'art dramatique et l'École nationale. « Elles ne forment pas que des comédiens, elles préparent aussi des metteurs en scène et des auteurs. Plusieurs sont déjà sortis de la section d'écriture dramatique de l'École nationale. » Gilles Pelletier considère que les jeunes étudiants en interprétation, notamment, sont privilégiés. « Ils ne commencent pas comme nous, en jouant des rôles mineurs, en attrapant comme on pouvait et où l'on pouvait toutes les bribes de formation possible, constate-t-il. Au terme de trois ou quatre ans d'études suivies, ils sont déjà des professionnels. Cela compte beaucoup. Par ricochet, cela provoque une grande éclosion de talents et d'auteurs originaux. »

L'urgence d'un statut politique clair

Avant de pousser plus avant son analyse des diverses sources d'évolution du théâtre des dernières décennies, Gilles Pelletier veut signaler la contribution de metteurs en scène qui ont considérablement fait progresser l'art de la direction du jeu à une certaine époque: Jean Gascon, Georges Groulx, Jacques Letourneau, le réalisateur de télévision Paul Blouin, le réalisateur de radio Guy Mauffette; et plus tard: Paul Buissonneau, Jean-Pierre Ronfard. À l'instar de Janine Sutto et d'Huguette Oigny (comédiennes dont on pouvait lire les propos dans ces pages récemment), il insiste sur le passage du météore

que fut Pierre Dagenais. « Pour moi, Pierre a été un maître. J'ai énormément appris de lui, confie Pelletier. Il avait une vision personnelle et profonde du théâtre. De plus, c'était un génie de la mise en scène et de la direction d'acteurs. Il a eu des imitateurs mais n'a jamais été égalé. Enfant et adolescent, il avait été un acteur prodigieux. Encore aujourd'hui, il m'arrive d'entendre ses commentaires quand je joue! Hélas! poursuit-il, sa carrière fut brève. Mais nous avons aujourd'hui au Québec un bon nombre de metteurs en scène exceptionnels. »

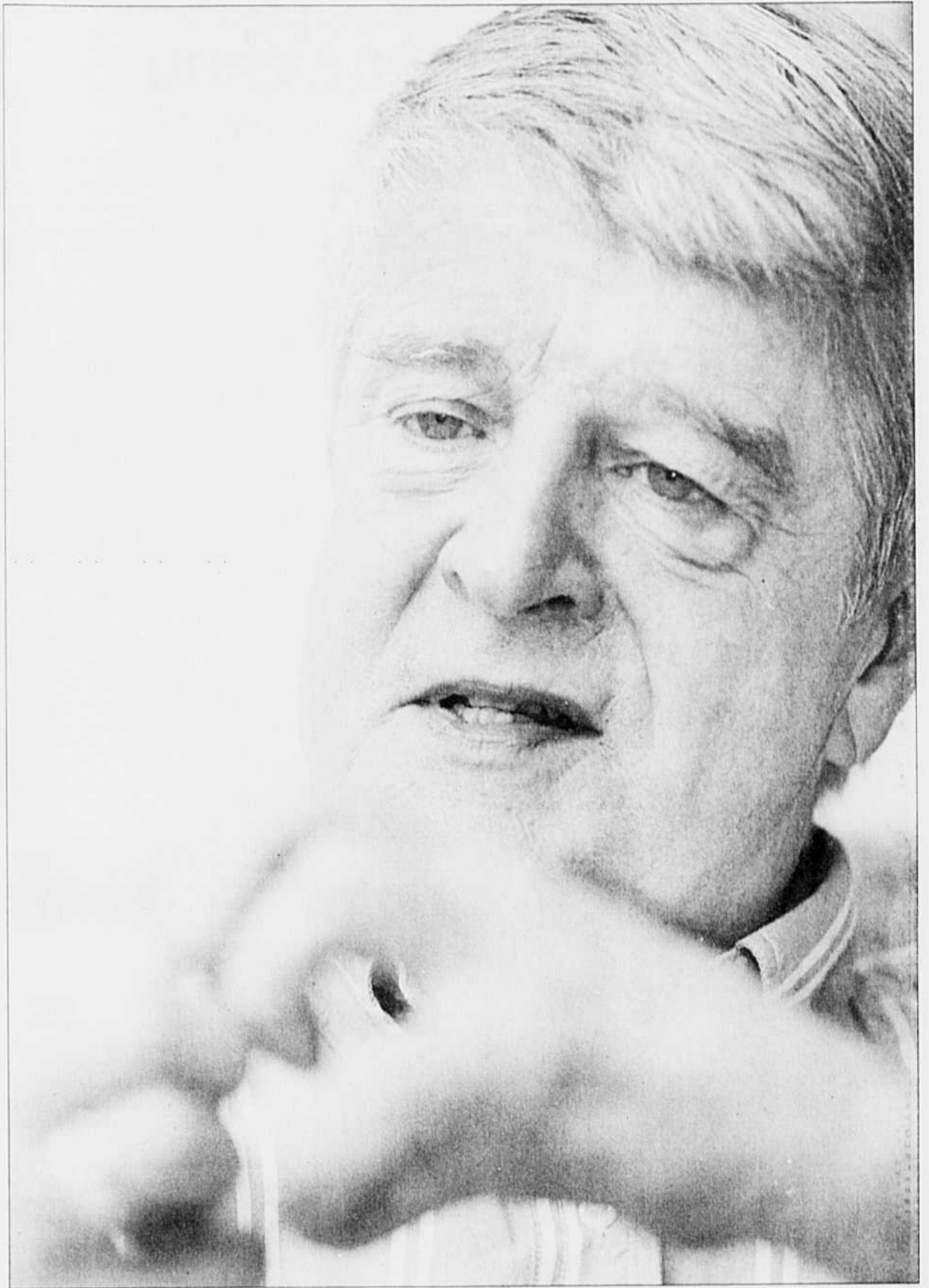
Même si la situation du théâtre lui paraît maintenant plutôt favorable, Gilles Pelletier demeure inquiet quant à l'avenir de cet art. Il n'envisage pas qu'un théâtre canadien-français ou québécois puisse continuer de se développer au sein du statu quo politique actuel: « Je crains qu'à long terme, il ne s'éteigne. Et quand je dis "canadien-français", ce n'est pas en opposition à "québécois". Pelletier reconnaît que d'autres auteurs canadiens-français viennent du Manitoba, de la Nouvelle-Écosse ou de l'Acadie, comme madame Antonine Maillet, par exemple, qui est abondamment jouée et reconnue, mais ces auteurs restent peu nombreux. »

Selon lui, le statut politique du Québec joue un rôle crucial. « Je ne vois pas une éclosion extraordinaire de créativité en français dans un pays qui n'aurait pas son Etat, avance-t-il. C'est difficile d'envisager une culture "canadienne" ou "canadienne coast to coast", même si l'Etat fédéral semble y croire. Après tout, la politique peut toujours tenter d'orienter la culture, mais elle ne pourra jamais diriger l'art, affirme-t-il. Les artistes ne dépendent pas du politique et du social: mais la culture pourrait en dépendre. » En définitive, la question de fond, à ses yeux, se résume ainsi: « Il nous faut un Etat. Est-ce que cet Etat sera l'Etat d'Ottawa ou est-ce que le Québec aura son Etat? C'est l'une des conditions pour que la dramaturgie, l'art, la créativité, la culture, l'expression artistique dans son ensemble soit et continue d'être, en français, explique-t-il. Si le statu quo politique actuel demeure, la création ne va pas s'arrêter et on peut imaginer que dans 200 ans, on écrirait toujours des œuvres dramatiques, mais en anglais! », enchaîne-t-il.

La diversité

Pelletier ne se définit pas comme un nationaliste fanatique, mais il doute sérieusement de la survie du français dans un Canada centralisé ou même au Québec « sans cet instrument indispensable qu'est un Etat possédant les moyens et les outils pour préserver notre langue et notre culture, et favoriser leur épanouissement. Et qu'on m'entende bien, précise-t-il, je suis loin de prôner l'exclusion des autres cultures du territoire du Québec, au contraire! ». Au dire de Gilles Pelletier, il est essentiel de faciliter et d'encourager l'interpénétration des cultures et la diversité culturelle, mais il est convaincu que cela ne pourra se faire en Amérique du Nord sans la souveraineté d'un Etat francophone sur ce continent. « Si cela ne se produit pas, je ne peux imaginer la sauvegarde du français ni la vitalité d'une dramaturgie francophone à très long terme, avoue-t-il. Impossible de séparer les deux. Et c'est peut-être significatif qu'il y ait eu cette explosion de créativité au théâtre et dans tous les arts depuis qu'on parle de souveraineté et depuis que le peuple québécois s'est réveillé, est devenu conscient qu'il existe, conscient qu'il y a véritablement une nation québécoise capable de produire des œuvres d'une grande originalité, en littérature comme en dramaturgie, en danse, en cinéma, en arts visuels, en musique, etc. »

Cet automne, Gilles Pelletier jouera en compagnie de Micheline Marin au Théâtre de l'Île à Hull dans *Alfred aime O'Keefe*, une œuvre de Lanie Robertson mise en scène par Gilles Provost, pièce à deux personnages qui évoque la relation amoureuse entre l'artiste peintre Georgia O'Keefe et le photographe Alfred Stieglitz, qui a été le premier à considérer la photographie comme un art au début du siècle et à exposer O'Keefe dans sa galerie new-yorkaise. Pelletier fait remarquer au passage que c'est ce même Stieglitz qui a fait connaître Picasso, Cézanne et Matisse au public américain. En février prochain, avec Huguette Oigny, Catherine Bégin, Marthe Choquette, Claude Gai, Monique Mercure, Janine Sutto et Pierre Collin, il fera partie de la distribution de *Les vieux ne courent pas les rues*, de Jean-Pierre Boucher, mis en scène par André Brassard au Théâtre d'aujourd'hui. « Je suis si occupé jusqu'au printemps 2000 que je n'aurai pas vraiment le temps de voir le passage! admet Gilles Pelletier. Pour moi, l'an 2000 sera pareil aux autres années: seuls les rôles vont changer!... »



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Selon Gilles Pelletier, le statut politique du Québec joue un rôle crucial. « Je ne vois pas une éclosion extraordinaire de créativité en français dans un pays qui n'aurait pas son Etat », affirme-t-il.

Rideau sur le 21^e siècle

Abonnez-vous à la série de 7 ou 5 spectacles!

Encore une fois, si vous le permettez

Saison 1999 • 2000

<p>Pygmalion Auteur: George Bernard Shaw, Traduction: Antonine Maillet Mise en scène: Françoise Faucher Avec Guy Nadon, Isabelle Blais, Raymond Legault, François Tassé, Monique Lepage, Perrette Souplex, Gabrielle Mathieu, Marie-Josée Normand, Jacques Bonil, Marcel Girard et Danielle Leduc.</p>	<p>Bousille et les justes Auteur: Gratién Gélinas Mise en scène: Micheline Lanctôt Avec Benoît Brière, Nicole Leblanc, Marie Charlebois, Diane Langlois, Marc Grégoire, Marie-Chantal Perron et plusieurs autres.</p>
<p>Avec le temps (Cent ans de chansons) Conception et mise en scène: Louise Forestier Avec Louise Forestier, Gabriel Gascon, Kathleen Fortin, Hélène Major, Stéphane Brulotte, Lynda Johnson et Louis Gagné.</p>	<p>LES CHAISES Auteur: Eugène Ionesco Mise en scène: Paul Buissonneau Avec Hélène Loiselle et Gérard Poirier.</p>
<p>Maitre Puntilla et son valet Matti Auteur: Bertolt Brecht, Traduction: Michel Cadot Mise en scène: Guillermo de Andrea Avec Raymond Bouchard, Pierrette Robitaille, Claude Prigent, Mireille Devyglun, Sylvie Boucher, Jean Harvey, François Langaré et plusieurs autres.</p>	<p>GRACE ET GLORIA Auteur: Tom Stieglitz, Traduction: Michel Tremblay Mise en scène: Denise Filatrault Avec Viola Léger et Linda Sorgini.</p>

Une invitation à mettre le siècle en pièces

Tél.: (514) 845-0267
Télé.: (514) 845-0712
www.rideauvert.qc.ca
355, rue Gifford

Hydro Québec, Omni, TVA, La Presse, SPEXEL

théâtre du rideau vert

Bébête comme chou

Mickey Blue Eyes est une comédie tissée de gags rarement drôles

MICKEY BLUE EYES

Réalisation: Kelly Makin
Scénario: Adam Schenman et Robert Kuhn. Avec Hugh Grant, James Caan, Jeanne Tripplehorn, Burt Young, James Fo.
Image: Donald E. Thorn
Musique: Basil Poledouris

**ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR**

Pauvre Hugh Grant! Décidément, il commence à s'enfoncer en des productions qui ternissent son délicat profil de parfait beau-fils. Grant, après avoir joué dans force sympathiques films britanniques, avait été catapulté sur la scène internationale à la suite

de l'inattendu succès de *Quatre mariages et un enterrement* de Roger Michell. Sans compter qu'il défrayait la chronique des potins pour une absurde histoire de fesses. Il n'en fallait pas davantage pour que l'Amérique l'adopte comme un des siens.

Hot, donc, et profitant de la situation, l'ex-jeune premier de tweed vêtu. *Nothing Hill* avec Julia Roberts était chouette, mais ce *Mickey Blue Eyes*, s'avère bébête comme chou. Le film est le second produit de sa compagnie Simian Films, dirigée à quatre mains avec sa blonde Elizabeth Hurley; le premier étant *Extreme Measures*, guère plus fort que celui-ci. La maison ne se prépare guère à la pluie d'étoiles.

Le but de l'opération semble être toutefois de faire un produit consommable jetable, quand Grant, malgré un registre somme toute limité, nous avait habitués à mieux. Hollywood peut le servir, côté gros sous, n'empêche qu'il s'y ternit l'image à qui mieux mieux.

Voici donc que le beau Hugh fraie avec la mafia dans cette comédie romantique au scénario mal ficelé venant se détacher de toutes parts. *Mickey Blue Eyes* le transforme en enchanter d'art d'origine britannique à New York, qu'une passion pour Gina (Jeanne Tripplehorn), brunette italienne, jetera dans de beaux draps. C'est que la belle dont il convoite la main est la fille d'un caïd de la mafia, Frank Vitale (James Caan). Or, cette belle-famille entend bien utiliser la fonction du futur gendre pour blanchir quelque argent.

La comédie est tissée de gags, rarement drôles, sauf au début, celui de la Chinoise au restaurant qui force la jeune fille à manger un *Fortune Cookie* apparemment truqué en demande en mariage. Sinon, les farces apparaissent aussi grosses que prévisibles, toutes destinées à mettre en valeur la fossette et le sourire irrésistible de l'acteur. Mauvais scénario donc, qui aurait mérité trois réécritures au moins. Le film en aurait-il été sauvé pour autant? Pas avec les failles béantes d'interprétation qui le parsèment. Hugh Grant possède du métier et contrôle ses moues au quart de tour, à défaut d'offrir un jeu transcendant, mais Jeanne Tripplehorn, dans la peau de sa dulcinée en rajoute jusqu'à l'outrance. Hystérique, en panne de finesse, jamais crédible, elle cherche une direction que le cinéaste peu aguerri Kelly Makin ne lui donnera jamais. Même problème avec James Caan, pourtant vieux routier, ici mal arrimé à son rôle de beau-père mafieux quoique bon papa qui trahira la famille pour sauver sa chère Gina du mauvais pétrin dans laquelle elle s'est fourrée en tuant accidentellement le fils d'un caïd.

Entre encans d'art et mariage à l'italienne, entre cadavres à détruire et baisers brûlants, *Mickey Blue Eyes* bondit plus vite que la logique de l'action. Certains revirements sont si mal amorcés que les profils psychologiques des protagonistes perdent leurs contours et que l'in vraisemblance mène le bal. Hugh Grant considère donner sa pleine mesure dans les comédies romantiques. Encore faut-il que celles-ci reposent sur un scénario et une direction d'acteurs digne de ce nom. Ce qui n'est vraiment pas le cas de ce stupide *Mickey Blue Eyes*.



Scène de la vie d'étudiants malfaisants, avec Katie Holmes et Barry Watson.

Une très bonne leçon

TEACHING MRS. TINGLE

Réal. et scén.: Kevin Williamson.
Avec Helen Mirren, Katie Holmes, Jeffrey Tambor, Barry Watson, Marisa Coughlan. Image: Jerzy Zielinski.
Montage: Debra Neil-Fisher. Musique: John Frizzell
États-Unis, 1999, 106 min
Cinéplex-Odéon.

ANDRÉ LAVOIE

Eve Tingle (Helen Mirren) enseigne l'histoire à des adolescents qui ne diffèrent en rien de leurs congénères: superficiels, ambitieux ou totalement apathiques. Par contre, sa pédagogie et son allure tranchent singulièrement avec la morosité ambiante. Subtile comme un rouleau compresseur, désagréable envers ses collègues et particulièrement odieuse vis-à-vis de ses étudiants, elle est la terreur de son école, et son «règne» dure depuis 20 ans déjà. Les choses vont pourtant changer car trois élèves tenteront de résister à son autorité et ses menaces, accusés plus ou moins à tort du vol d'une copie du dernier examen d'histoire. Le tout ne se fera pas sans mal.

C'est ainsi que débute *Teaching Mrs. Tingle*, le premier film de Kevin Williamson, scénariste (*Scream, I Know What You Did Last Summer* et *The Faculty*) qui a terrorisé les adolescents américains avec un brin d'humour et beaucoup de succès. N'ayant pas digéré les sarcasmes d'une enseignante qui se moquait de ses prétentions d'écrivain, Williamson a décidé de régler ses comptes sur grand écran et en dégottant une actrice remarquable, Helen Mirren, capable de jouer les emmerdeuses avec une rare élégance.

Pour éviter les comparaisons trop faciles, il se camoufle derrière l'aimable Leigh Ann Watson (Katie Holmes), obsédée par l'idée de réussir ses études pour être, ô hasard, écrivain, bref pour être tout, sauf ressembler à sa pauvre mère qui trime dur comme serveuse. Sa meilleure amie, Jo Lynn (Marisa Coughlan), rêve

d'avoir Hollywood à ses pieds, ose se prendre pour Marilyn Monroe et souhaite conquérir Luke (Barry Watson), le rebelle sympathique de sa classe. C'est par lui que le malheur arrive et ils auront fort à faire pour convaincre Eve Tingle de leur innocence.

Même ligotée à son lit, bâillonnée et soumise au chantage, Tingle ne perd jamais son sang-froid et semble même en redemandant; en fait, on s'interroge si, à l'instar de Pierre Elliott Trudeau, *Le Prince*, de Machiavel, ne serait pas son livre de chevet. Manipulatrice, séductrice, experte en mensonges et en petites trahisons, elle mène le bal, mine le moral des troupes, sème le doute, bref, divise pour mieux régner dans sa propre maison qui a des allures de forteresse.

Comme à son habitude, le scénariste-apprenti cinéaste assume sans aucun complexe son style débridé où cohabite l'horreur de série B (les jeux de cache-cache entre une femme étrange et trois adolescents improvisés kidnappeurs, pris à leur propre piège...), la comédie (le caractère hautement invraisemblable de toute cette histoire) et son obsession des références et autres «hommages» (pour se désennuyer pendant qu'elle tient la garde, Jo Lynn se paie une imitation

pas trop mal réussie de Linda Blair dans *The Exorcist*...). Williamson a construit une mécanique joliment perverse, qui ne souffre aucun temps mort, et le tout est émaillé de répliques savoureuses. Il réserve les meilleures à Mirren qui livre ici une performance à la hauteur de son immense talent (*Cal, Prime Suspect, Some Mother's Son*), épaulée par de jeunes acteurs qui prennent autant de plaisir qu'elle à participer à l'aventure.

Sans être moralisateur ou sans prétendre à une étude sociologique particulièrement poussée, au-delà du plaisir jouissif qu'il procure, *Teaching Mrs. Tingle* éclaire partiellement les rapports ambigus qu'entretennent les Américains avec l'éducation et la culture. Marche-pied pour atteindre la réussite financière ou la gloire, objet de méfiance quand certains en ont un peu trop, les diplômés ont une curieuse valeur symbolique dans l'univers du cinéaste. Et pour couronner le tout, le choix d'une actrice anglaise pour incarner la rigueur intellectuelle et jeter un peu de fiel sur la culture populaire qui fascine tant les jeunes ne relève certes pas du hasard. Que l'ancien professeur de Williamson soit remercié de l'avoir tant inspiré!



Helen Mirren dans le rôle d'une enseignante subtile comme un rouleau compresseur.



Le beau Hugh Grant

« Une comédie romantique formidablement divertissante. Sexy, amusant et touchant. »

- Variety

« Divertit intelligemment. »

- Éric Foulant, Voir

« Better than chocolate est un petit trésor qui offre beaucoup de plaisir. »

- Toronto Sun

Une délicieuse comédie

Better than chocolate

MOTION INTERNATIONAL INC. présente SHARON MCGOWAN et PEGGY THOMPSON présentent « BETTER THAN CHOCOLATE » de ANNE WHEELER
ANN-MARIE MACDONALD MARYA DELVER KEVIN HUNNY AND PETER QUINNBRIDGE
ALISON GRACE MARYA DELVER KEVIN HUNNY AND PETER QUINNBRIDGE
LE PATRONAGE DES ÉTUDIANTS PEGGY THOMPSON MARYA DELVER KEVIN HUNNY AND PETER QUINNBRIDGE
Produit avec les participations de Toronto, Ontario, Québec, P.Q., la République de l'Ontario, l'Ontario et P.Q. Inc. Toronto, P.Q.
Le présent ouvrage est le résultat de la collaboration de plusieurs personnes et de la participation de nombreux artistes et techniciens.

13 ANS + ENTIÈREMENT

À L'AFFICHE!
CINÉMA DU PARC
3575 Du Parc 281-1900

vendredi: 7:30 - 9:30 - 11:30
dimanche: 7:30 - 9:30
mardi et mercredi: 5:30 - 7:30

samedi: 9:30 - 11:30
lundi: 5:30 - 9:30
jeudi: 7:30 - 9:30

Orchestre de Chambre McGill

SAISON 1999-2000
60th anniversaire

<p>Amourusement Baroque Dominique Labelle soprano Daniel Taylor haute-contre</p>	<p>La Tradition du quatuor à cordes Denis Brott violoncelle et chef d'orchestre invité</p>	<p>Le Messie d'Handel Cathédrale Christ Church</p>	<p>Animale Carnavale Kim Yarosheskaya narratrice Angela et Wonny Song pianos</p>
<p>Concert Bach Les six concertos brandebourgeois</p>	<p>L'Effet Mozart Lara St. John violon</p>	<p>Beethoven et sa lutte contre la surdité Anton Kuerti piano</p>	<p>Odes à la joie! Beethoven: Symphonie n°9 Basilique Notre-Dame</p>

Abonnez-vous dès maintenant!

Abonnez-vous avant le 13 septembre et courez la chance de gagner deux billets d'avion pour n'importe quelle destination au Canada ou aux États-Unis de la compagnie Delta Airlines!

Brochure et information: (514) 487-5190

Tous les concerts sont présentés au Théâtre Maisonneuve sauf indication contraire.

Delta Air Lines

Les Studio-conférences de l'INIS

présentent

Créer et reconnaître un bon scénario

avec Paul Wayne
Scénariste et script doctor

« C'est le John Wayne du stylo. Je lui dois beaucoup, mais il me doit 2,25 \$. »
Claude-Meurier

« Paul est un auteur dramatique de grande expérience; c'est aussi un ami depuis 25 ans. J'aimerais le partager avec vous. »
Janette Bertrand

Les 10, 11 et 12 septembre 1999
400 \$, incluant les taxes / Étudiants : 300 \$
Après le 30 août : 500 \$
Traduction simultanée... pour ne rien manquer.

Pour recevoir le coupon d'inscription, téléphoner au (514) 285-INIS.

Nombre de places limitées.

INIS INSTITUT NATIONAL DE L'IMAGE ET DU SON

En collaboration avec Telefilm Canada Avec le support de Radio-Canada

LES ARTS

THÉÂTRE

Haut les cœurs!

Où il est question de mère Teresa, d'un clown, d'un cheval et de l'échelle de Jacob

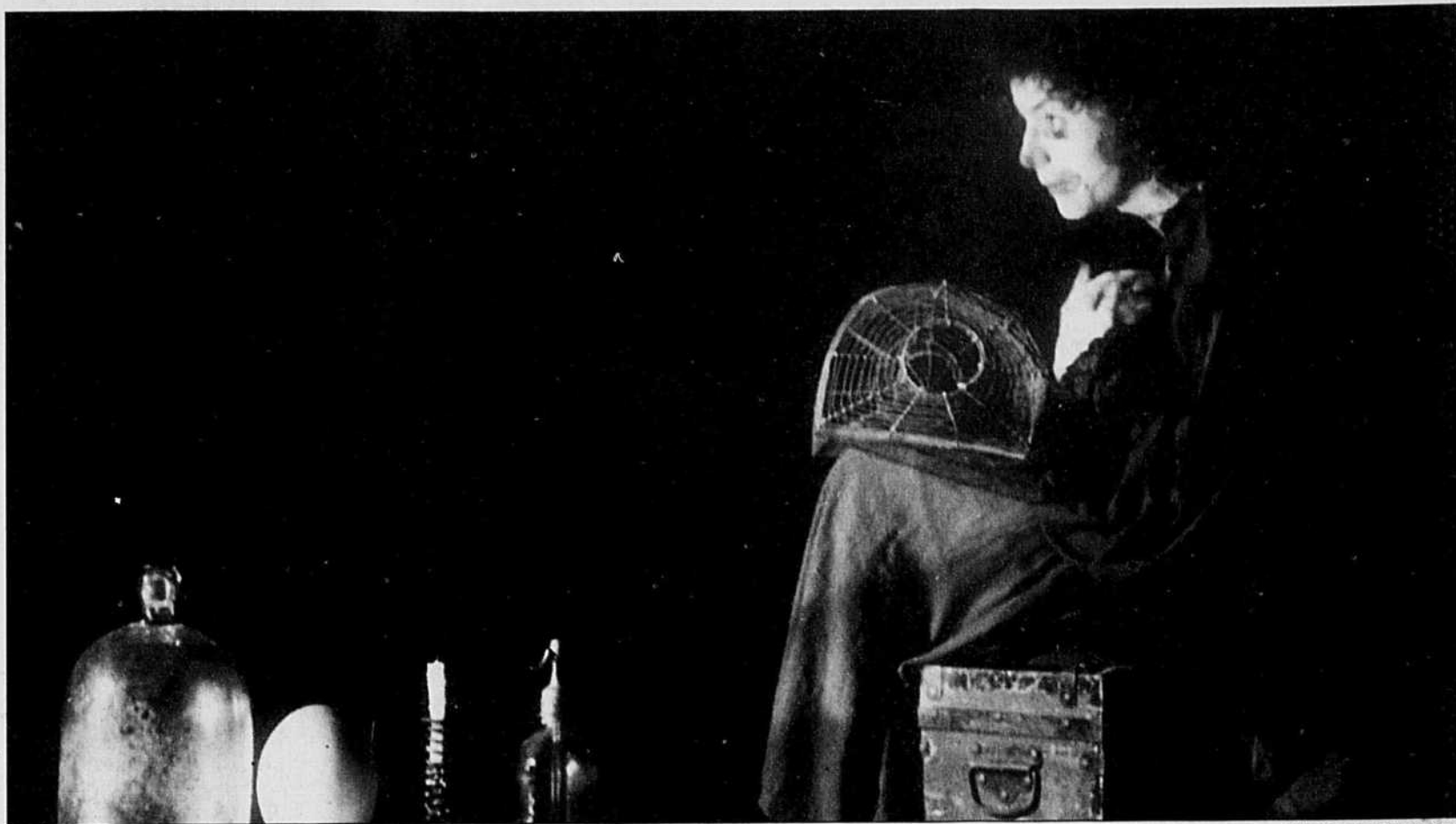
Ils sont quelques-uns à travers le monde, de ces phénomènes de la scène qui peuvent, tout seuls, faire rire et pleurer un public en lui racontant des histoires avec trois fois rien. Ils sont clowns, comédiens, jongleurs, acrobates et magiciens, musiciens tout à la fois; ils savent faire des merveilles en moissonnant les idées les plus simples. Daniele Finzi Pasca est l'un d'eux. Après *Icaro*, présenté à Montréal en 96 et 97, il revient avec *Giacobbe*, créé en 95, deuxième volet de sa «trilogie des monologues pour un seul spectateur».

SOLANGE LÉVESQUE avec une grande maturité.

Échapper à la mort

Lorsqu'ils tentent de décrire Daniele Finzi Pasca et son théâtre, les critiques parlent d'ange ou d'archange, de beauté, de sagesse, de magie, de tendresse, de douceur, de générosité, de don de soi, de liberté... Des mots et des notions qui ne sont pas précisément attachés au discours critique par les temps qui courent. Il est vrai qu'avec son abondante chevelure bouclée et la rondeur juvénile de son visage, Daniele Finzi Pasca se paie une gueule d'ange. Vrai aussi que son inspiration est empreinte de l'esprit d'enfance et que l'innocence de ses personnages demeure toujours intacte. Mais attention! Au-delà des séduisantes fables qu'il sait raconter, ce clown n'a rien de frivole. Il aborde les thèmes fondamentaux de l'expérience humaine: le désir de vivre intensément, la maladie de toutes les entraves, la soif de rejoindre l'Autre, l'angoisse face à la mort. Tout cela

Le parcours de Daniele Finzi Pasca est assez impressionnant. Né à Lugano en Suisse en 1964, cet homme de théâtre était déjà fasciné par les clowns alors qu'il était enfant. Il étudie donc les arts du cirque, devient l'élève du clown Fery, puis, de fil en aiguille, joue dans des spectacles de rue, des petits théâtres, des émissions de télévision, écrit et fait de la mise en scène. A 19 ans, il effectue un séjour à titre de volontaire auprès des malades en phase terminale dans les lazarets de Calcutta, ceux-là, justement, mis sur pied par une religieuse albanaise bien connue sous le nom de mère Teresa. De retour en Suisse en 1983, il fonde d'abord le Clown Sunil qui deviendra en 86 le Teatro Sunil, ainsi nommé d'après le prénom d'un enfant malade que Finzi Pasca a accompagné jusqu'à sa mort, lors de ce séjour en Inde. En 1989, il est em-



SOURCE TEATRO SUNIL

«Dans *Giacobbe*, les clowneries sont plus douloureuses et plus impalpables.»

prisonné dans son propre pays pour «objection de conscience», plus précisément pour avoir refusé d'effectuer son service militaire obligatoire. C'est d'ailleurs pendant sa réclusion qu'il élabore la trame du spectacle *Icaro*.

Ces petits détails biographiques éclairent l'un des thèmes récurrents dans les spectacles du Teatro Sunil: l'imagination comme moyen d'échapper à la mort. La mort qui se présente à nous sous différentes formes alors même que nous sommes encore vivants: toutes les morts symboliques, donc. Qu'on s'entende: le théâtre de Finzi Pasca n'a rien de moraliste, de missionnaire ou de prosélyte. S'il aborde des thèmes humanitaires ou philosophiques, il le fait en adoptant la seule logique de la création: en dérogeant toujours aux idées reçues et aux préjugés.

Comme *Icaro*, *Giacobbe* fait partie des «monologues pour un seul spectateur»; «Le lien entre ces deux spectacles est très fort, affirme d'emblée Daniele Finzi Pasca; leur structure dramatique est à peu près la même et leurs thèmes, parents. Dans *Giacobbe* comme dans *Icaro*, je sollicite la

collaboration d'un spectateur. Mais bien que les deux spectacles parlent le même langage, explique-t-il, les clowneries sont plus douloureuses et plus impalpables dans *Giacobbe*. On n'y trouve pas d'histoire à proprement parler et la trame, le ton et le rythme sont plus proches de l'esprit des rêves, où l'imaginaire procède par grands bonds».

Giacobbe aborde la question des racines à travers la relation entre un père et son fils, «une relation très secrète, souvent douloureuse, et dont

on parle peu», remarque l'auteur interprète. En écrivant son spectacle, il s'est inspiré de l'histoire de Jacob (Giacobbe, en italien) qu'on trouve dans la Genèse; pour le passage qui raconte la lutte de Jacob avec un ange (envoyé de Dieu), mais aussi pour la relation difficile qui unit le fils d'Isaac à son père.

Il est donc question de dépression dans *Giacobbe*, mais à la manière Finzi Pasca: dans le but de guérir son cheval dépressif, un clown lui fait le récit de Jacob qui sortit blessé mais victorieux de l'épreuve envoyée par Dieu. Et pour nombre d'enfants (même ceux qui sont devenus adultes), le premier cheval merveilleux a été le père. «Il y a une diffé-

rence entre tristesse et dépression, précise Finzi Pasca. Je suis convaincu que pour lutter contre la dépression, il faut plus que se regarder soi-même; il faut apprendre à danser avec ce qui se trouve autour. Au moins une fois dans notre vie, nous avons été libres. S'en souvenir dans les moments difficiles fait sourire.»

Giacobbe sera présenté à l'Usine C du 24 août au 4 septembre. Espérons que *Patria*, dernier volet de la trilogie créée en 96, puisse bientôt être présentée ici. A l'occasion de son passage à Montréal, Daniele Finzi Pasca donnera également des ateliers de formation auxquels on peut s'inscrire en téléphonant dès maintenant au (514) 521-4198.



Daniele Finzi Pasca

ARCHIVES LE DEVOIR

Il est question de dépression dans *Giacobbe*, mais à la manière Finzi Pasca

EN COLLABORATION AVEC
LE DEVOIR

théâtre
du rideau
vert



MICHEL TREMBLAY

NOUVELLE CRÉATION!

MISE EN SCÈNE: ANDRÉ BRASSARD

RITA LAFONTAINE
ANDRÉ BRASSARD

Du 31 août au 19 septembre 1999

ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE: ROXANNE HENRY
DÉCOR: RICHARD LACROIX
COSTUMES: FRANÇOIS BARBEAU
ÉCLAIRAGE: CLAUDE ACCOLAS
ACCESSOIRES: LOUISE CAMPEAU

RÉSERVATIONS: (514) 844-1793
www.rideauvert.qc.ca

SERVICE DE GARDERIE LE SAMEDI
ET LE DIMANCHE EN MATINÉE,
SUR RÉSERVATION SEULEMENT.

USINE C

Giacobbe

de et avec DANIELE FINZI PASCA du TEATRO SUNIL (Suisse)

Après ICARO, l'Usine C présente la seconde partie de cette fascinante trilogie de monologues pour un seul spectateur

du 24 août au
5 septembre

RELÂCHE LE JEUDI 2 SEPT.

«L'archange charmeur est resté sur terre, mais la fragile tendresse lui est acquise.»
L'Express, Neuchâtel

«Dès que les lumières s'éteignent, le voyage commence et il est impossible de se retenir... un moment théâtral d'une grande beauté comme ceux auxquels nous sommes habitués au Teatro Sunil.»
La Juventud, Uruguay

«Un spectacle incroyablement beau... à la sortie, la plupart des spectateurs avaient la larme à l'œil d'avoir trop ri ou trop pleuré.»
Corriere Adriatico, Italie

Gaz
Métropolitain
Source: l'avenir

TARIF PRÉVENTE 24\$ JUSQU'À 18H AUJOURD'HUI
Guichet 521. 4493 / Adm. 790. 1245 Usine C 1345, Lalonde Beaudry, bus 125

Encore une fois, si vous le permettez

SPEXEL

La Presse

TVR

PUBLICIS-BCP

Omni

POUR LA 2^E SAISON,
ENCORE UNE FOIS...

Trois visages de l'art médiatique

Quand les définitions traditionnelles de l'expression en prennent pour leur rhume

Le monde change, pas un jour ne se passe sans que les médias ne rappellent que les technologies sont en train de redessiner nos frontières, et nous ne cessons de chercher de nouveaux mots pour nommer ce que nous ne reconnaissons plus. Ainsi parle-t-on aujourd'hui des arts médiatiques. Qu'est-ce donc?

JULIE BOUCHARD
COLLABORATION SPÉCIALE

Les discours sur les arts médiatiques abondent, les mettent souvent en relation directe avec la société actuelle, les disant parfois nouveaux, quelquefois révolutionnaires. Mais il suffit d'essayer de définir les arts médiatiques pour se mettre à douter de leur existence. D'un côté, ils se présentent comme un genre, de l'autre, ils pointent du doigt tous les genres, ne voulant partager avec eux que des outils de travail.

Si les pratiques se reconnaissent derrière l'expression «art médiatique», elles ne dénigrent pas non plus celles d'art technologique et d'art électronique. Ou, comme pour ajouter à la confusion, celle d'interdisciplinarité ou de multimédia. Cherchez-les, les arts médiatiques, vous les trouverez sous des formes multiples et n'arriverez pas à trouver pas les frontières.

Comment, alors que les définitions sont à la fois bonnes et insuffisantes, où les termes changent constamment et où la forme se multiplie, parler d'art médiatique? En se conformant à la seule façon qui soit largement admise, même si elle ne fait pas l'unanimité et qu'elle fait même des mécontents: les arts médiatiques concernent tous les genres artistiques qui intègrent les nouvelles technologies de communication à leurs pratiques. Non seulement comme outils de pro-

duction ou de diffusion, mais qui se laissent transformer à leur contact.

L'outil de base

Si, une fois introduites dans une pratique artistique particulière, les nouvelles technologies se déclinent de nombreuses façons, elles peuvent être ramenées à un outil de base, essentiel, sur lequel s'appuient les autres technologies de communication: l'ordinateur. Comment l'intégration de l'ordinateur à une pratique artistique la transforme-t-elle? Ne parlons pas de ce qui se dit, mais regardons ce qui se fait.

La possibilité de contrôler tous les paramètres de l'image numérisée a conduit Yan Breuleux à adopter la vidéo numérique comme médium privilégié d'expression. L'ordinateur lui permet de créer à volonté et sans limites réelles des couches d'images, de les juxtaposer, de les manipuler, de les fusionner ou de les transmuter. Il crée ainsi, souvent en collaboration avec Alain Thibault, électroacousticien, des vidéos où sons et images sont indissociables et qui nous émergent, lorsque projetés sur écrans géants, dans un monde où l'organique et le «machinique» se confondent, un monde qui a son propre rythme, souvent halluciné, mais qui réussit tout de même à nous y soumettre, même malgré nous. Respiration, rythme cardiaque, musique et succession des images ne semblent plus suivre qu'un seul rythme et on ne sait plus s'il est intérieur ou extérieur.

Dans *A-Light*, Yan Breuleux met en scène la lumière de télévision ou de l'écran de l'ordinateur, lumière unique, artificielle et omniprésente pour démontrer que cette lumière, comme les médias de masse ou les machines, peut avoir sur nous une influence énorme; qu'elle peut, tel un Dieu, nous mettre à son diapason. La démarche d'Yan Breuleux est à comparer avec celle de ces premiers vidéastes qui, comme lui, voulaient démontrer dans les années soixante que les médias ont sur nous un pouvoir important, qu'ils sont en mesure de nous manipuler, même malgré nous. Yan Breuleux ne destine pas ses travaux à un médium en particulier, mais à plusieurs, voulant ainsi explorer les transformations que subit un contenu en passant d'un médium à un autre.

Les supports de diffusion servant souvent de base à la définition des genres, son travail peut difficilement

être classé. Projeté sur grands écrans, il relève à la fois de la vidéo et de la performance, ou même de l'environnement. Diffusé sur Internet, il se fait simple animation ou application multimédia et interactive. Quoi qu'il en soit, de l'environnement à l'animation, son travail se déploie sous de multiples facettes, ce qui est une caractéristique qui peut aussi être associée aux arts médiatiques.

Un vieux rêve

Isabelle Choinière est d'abord danseuse. C'est donc le corps et son rapport au monde qui se trouvent au centre de son travail. Comment le corps se définit-il dans un univers en mutation et où les limites, corporelles comme territoriales, sont remises en question sous la poussée des nouvelles technologies?

C'est au sein d'une démarche interdisciplinaire, où les langages artistiques traditionnels se rencontrent, se mélangent et fusionnent éventuellement qu'elle voit possible l'émergence de nouvelles définitions, d'autres façons de dire, de faire, de vivre. D'autres façons, mais en accord avec la société actuelle et avec laquelle elle veut faire corps sans toutefois oublier d'où elle vient. Son travail, parce qu'il fait de l'interdisciplinarité la source d'une expression nouvelle et entière, peut être vu comme une prolongation des recherches initiées par Fluxus, mouvement fondé par John Cage dans les années cinquante, et dont les collages, dans lesquels les genres se juxtaposaient sans se mêler réellement, furent connus sous le nom de performances. Ces recherches, qui faisaient de l'interdisciplinarité un fondement, ne rappellent-elles pas un vieux rêve? Celui de Wagner lui-même, qui rêvait que la rencontre, dans l'espace et le temps, de la musique, de la lumière, de la voix et de la scénographie donnent naissance, dans ses opéras, à une œuvre entière, totale, connue aujourd'hui sous le nom de *Gesamtkunstwerk*.

Mais si elle est liée au passé, la démarche d'Isabelle Choinière s'inscrit également dans le présent, l'interdisciplinarité étant un sujet récurrent en art contemporain. Là s'arrêtent les comparaisons. Car les résultats du travail exploratoire conduit par Isabelle Choinière et ses collaborateurs dépendent entièrement des possibilités de l'ordinateur. Travaillant sur le corps remis en question par les nouvelles technologies, ils ont imaginé le corps de la danseuse dans un nouvel espace, ouvert, possiblement illimité, où le lointain se fait soudainement proche, intime et devient partie prenante d'une identité. Le corps mis en scène est donc composé d'un corps physique, réel et présent, mais aussi d'un corps distant, celui d'une danseuse



Méandres, 1993

SOURCE FRANÇOISE GUYAUX



Mouvances, 1996

SOURCE FRANÇOISE GUYAUX

se située dans une autre ville et retransmis sur scène par Internet.

Ce corps se voit redessiné par les possibilités et les limites d'Internet. Tout ne passe pas sur Internet. Le numérique aime les problèmes bien définis, ce que n'est pas un corps, qui ne se laisse pas réduire à l'ensemble de ses parties. C'est donc avec des parcelles, celles qui passent sur Internet, qu'ils essaient de reconstituer l'image d'un corps, d'un corps vivant et de le rendre, même s'il est distant de milliers de kilomètres et que ce n'est qu'une image, aussi émouvante et sensible que le corps présent.

Cette retransmission d'un corps par Internet conduit à un questionnement: qu'y a-t-il de proprement humain dans le corps d'un homme ou d'une femme? Par quoi arrivera-t-on à lui redonner cette humanité? Alors que les technologies empiètent de plus en plus sur des territoires qui nous étaient autrefois réservés, ce questionnement peut être repris hors de l'œuvre présentée ici. Il y a autre chose: le corps, qui est transformé en langage binaire avant d'être retransmis sur les réseaux, se voit ainsi traduit dans un langage commun à tous les autres éléments participant à l'élaboration du spectacle: la musique, la lumière ou l'éclairage et la gestuelle d'Isabelle Choinière. Tous les langages étant numérisés, ils peuvent se parler, s'échanger des informations, se modifier l'un l'autre, se fusionner ou même se transmuter. Les frontières entre les langues s'effritent.

Un signal envoyé par la musique est reçu et interprété par la lumière, qui à son tour envoie un signal à la danseuse, qui réagira différemment. Seules les limites temporelles du spectacle ont été établies; la trame, le scénario, lui, reste libre de se réinventer tous les soirs, ouverts aux possibilités nouvelles qui peuvent émerger des échanges, rencontre ou fusion des langages.

L'interacteur et le constructeur de mondes

Cette fluidité de la matière numérisée, toujours prête à se transformer, est ce qui a séduit Françoise Guyaux, qui possède une double formation en arts plastiques et en informatique. Elle numérise les toiles qu'elle peint d'abord sur canevas dans le but de rompre leur rigidité, d'animer leur contenu, de construire des lieux dynamiques et perméables aux passages des autres, les visiteurs, et de les diffuser sur un support autrement plus accessible que les galeries où personne ne va, un médium populaire et démocratique: Internet.

La communication avec celui qu'elle appelle «l'interacteur», soit le visiteur, est au centre de son travail de création. Elle ne crée plus un tableau qui invite à la contemplation, mais met plutôt à la disposition des visiteurs un environnement sensible à leur présence, d'où émergera, à chaque nouveau passage, une nouvelle œuvre indissociable de celle de l'ar-

tiste, mais inséparable également de la subjectivité du visiteur. On ne fait pas que visiter l'œuvre de Françoise Guyaux; on y participe, on la transforme, mais surtout, on noue des relations avec l'artiste. Et les technologies de communication jouent ici le rôle d'interface, rendant possible l'échange, mais le limitant également dans la mesure où la rencontre, du moins dans l'immédiat, est paramétrée par l'artiste.

Le travail de Françoise Guyaux peut être mis en relation avec l'art réseau, en vogue dans les années soixante, et qui plaçait la participation au développement d'une œuvre loin devant la production d'un objet artistique. L'art postal, en vogue dans les années 70, peut lui aussi être rappelé; il utilisait les services postaux pour faire circuler une œuvre d'art hors des circuits établis. L'art postal a contribué à élargir le circuit de distribution de l'art, ce que fera sans doute encore Internet. La possibilité de transformer ainsi une représentation statique en un milieu ouvert et dynamique est aussi ce qui a conduit Joseph Lefebvre à intégrer les nouvelles technologies dans sa production.

Joseph Lefebvre crée des mondes au sein desquels il nous appartient de construire l'histoire. Il crée, en fait, des installations multimédias en ayant recours à la peinture, à la musique, à la scénographie, à l'animation par ordinateur et à l'interaction à distance avec les «usagers», comme il les appelle par lapsus. Ses œuvres sont hybrides, se situant exactement entre la tradition et l'invention, l'ancien et le nouveau, la peinture et le numérique.

Au centre d'un monde où les images et les sons évoquent mille histoires, le visiteur est libre de puiser ce qui lui plaît et de se construire une histoire, qui, ni fausse ni vraie, ne sera jamais complète, restera un morceau, une bribe, un possible parmi

d'autres. Joseph Lefebvre utilise l'ordinateur pour animer une image ou la démultiplier, donc comme outil de production, mais aussi comme objet qui produit une lumière, toute artificielle, peut être, mais qui n'est pas sans rappeler celle de la télévision. Il utilise également l'ordinateur comme médium de communication qui, placé au centre de ses installations, invite le spectateur à se compromettre un peu plus, à faire un geste concret, à interagir avec l'œuvre.

Yan Breuleux, Isabelle Choinière, Françoise Guyaux ou Joseph Lefebvre se soucient peu, en fait, de savoir s'ils font des arts médiatiques ou non. Ils n'ont d'autre prétention que de faire de l'art. Et s'ils emploient des outils que l'on dit nouveaux, c'est qu'ils sont convaincus que ces outils, propres à l'époque, permettent un contact étroit, direct avec la société actuelle, ses enjeux et ses valeurs présentes. S'ils emploient le terme d'art médiatique, c'est peut-être même à leur corps défendant. Pour parler, peut-être, le même langage que les organismes subventionneurs. Mais peu importe. Les recherches qu'ils mènent, avec ardeur, courage et convictions, n'en sont encore qu'à leurs débuts.

Qu'apporte l'interaction, aujourd'hui? Il est permis de douter de sa valeur esthétique. Du rôle déterminant qu'elle prétend jouer dans la relation qui se tisse entre une œuvre et celui qui la regarde. Mais ce qui est sûr, c'est que les nouvelles technologies, celles avec lesquelles ils travaillent aujourd'hui, vont continuer de se développer, et ce qui aujourd'hui nous semble cahoteux se présentera peut-être demain sous un jour différent. Ce qui est sûr, c'est que les arts médiatiques peuvent être qualifiés, aujourd'hui, de laboratoire expérimental et que les limites d'aujourd'hui seront constamment repoussées. Remplacées, peut-être, par de nouvelles limites, mais qui seront elles aussi rapidement repoussées. Bref, nous n'en sommes qu'au début. Au tout début et l'œuvre, la grande œuvre reste à venir; parions qu'elle viendra prochainement.



Sous la surface, 1991

SOURCE FRANÇOISE GUYAUX

FESTIVAL DE TROIS

Au cœur des mots

Place à la littérature

Tous les lundis du 2 au 30 août 1999

Lundi 23 août

3 femmes 3 poètes

de Denise Desautels, Louise Dupré et France Théoret

Avec Marie-France Marcotte, Christiane Pasquier et Annie Berthiaume

Ambiance musicale de Maryse Poulin

Montage de Denise Desautels, Louise Dupré, Brigitte Häntjens et France Théoret

Mise en lecture de Brigitte Häntjens



Lundi 30 août

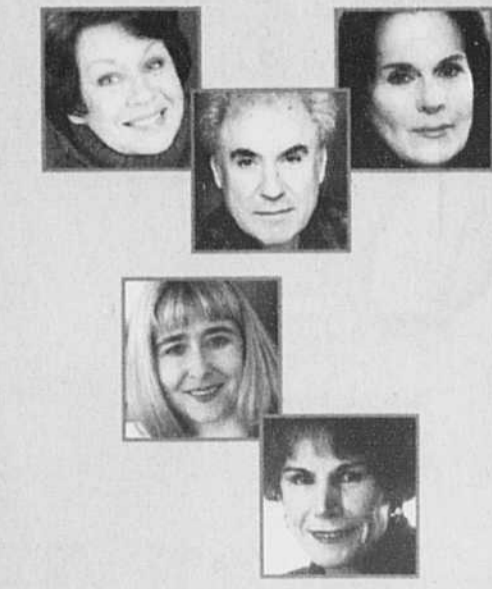
Gabrielle Roy

Avec Catherine Bégin, Patricia Nolin et Pascal Rollin

Recherche et montage de Lori Saint-Martin

Mise en lecture de Béatrice Picard

Sous la présidence d'honneur de Madame Agnès Maltais, ministre de la Culture et des Communications



Billets en vente / Réservations
Maison des Arts de Laval (450) 662-4442
Réseau Admission 790-1245
Tous les spectacles sont à 20h00.

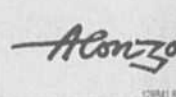
Maison des Arts de Laval

1395, boul. de la Concorde ouest, Laval (Qc)
Métro Henri-Bourassa, autobus 35 ou 37

Prix régulier: 18 \$
Prix étudiants et aînés: 15 \$
(taxes incluses)



LE DEVOIR



LES ARTS

EXPOSITIONS

Mémoire d'un tout autre temps

Une exposition qui redonne vie aux paquebots d'un autre temps



Les croisières de luxe de la Cunard Line laissent le visiteur rêveur.

BIEN SÛR JE VOYAGE PAR MER...
Musée maritime du Québec
L'Islet-sur-Mer
Exposition permanente

DAVID CANTIN

Depuis l'engouement général pour le film *Titanic* de James Cameron, l'histoire maritime intrigue et fascine plus que jamais. Au Québec, certains liens nous ramènent à ce drame aussi terrible que grandiose. Faisant suite à cette catastrophe aux abords de Terre-Neuve, on n'a qu'à penser à la collision mortelle de l'*Empress of Ireland* qui secoua le monde deux ans plus tard. Afin de mieux comprendre ces faits tragiques, le Musée maritime du Québec donne accès à une incursion passionnante au creux d'un patrimoine parfois oublié.

À L'Islet-sur-Mer, tout près de Québec, ce site touristique offre un tour d'horizon spectaculaire de l'histoire maritime qui se rattache au Saint-Laurent. Au fil des années, l'affluence des visiteurs est considérable. Plus que de simples expositions, chacune des salles tente de faire revivre, par ses décors et son architecture, l'expérience marine. À ce titre, les lieux se distinguent du climat habituel que peut offrir un musée. En passant de l'intérieur à l'extérieur du musée, sept arrêts imposent donc un rythme ainsi qu'une vision différente de notre mémoire de la mer.

Très variée, la première exposition place le visiteur *Dans le sillage des objets de Marine*. De l'instrument de navigation à la maquette de navires, on y découvre une centaine de pièces qui retracent l'histoire des équipements. Dès le casque et les bottes lourdes de scaphandre du début de l'exposition, on mesure à quel point cet univers singulier impose un imaginaire mythique. De la photographie d'époque au cadre, tout est présenté avec une attention et un soin des plus minutieux. Au deuxième étage, on contemple un art synonyme de patience grâce aux délicates maquettes en ivoire de la collection Lécouviè-Déry. Les 42 bateaux racontent une histoire mondiale de la navigation, sous les yeux d'un artisan inspiré. Ces miniatures, confectionnées par Edmond Lécouviè, donnent un autre sens à ce travail précis qui atteint une plénitude incomparable.

De célèbres tragédies

Moins statiques, les expositions sur le naufrage du *Titanic* et de l'*Empress of Ireland* cherchent à privilégier une mise en scène presque drama-

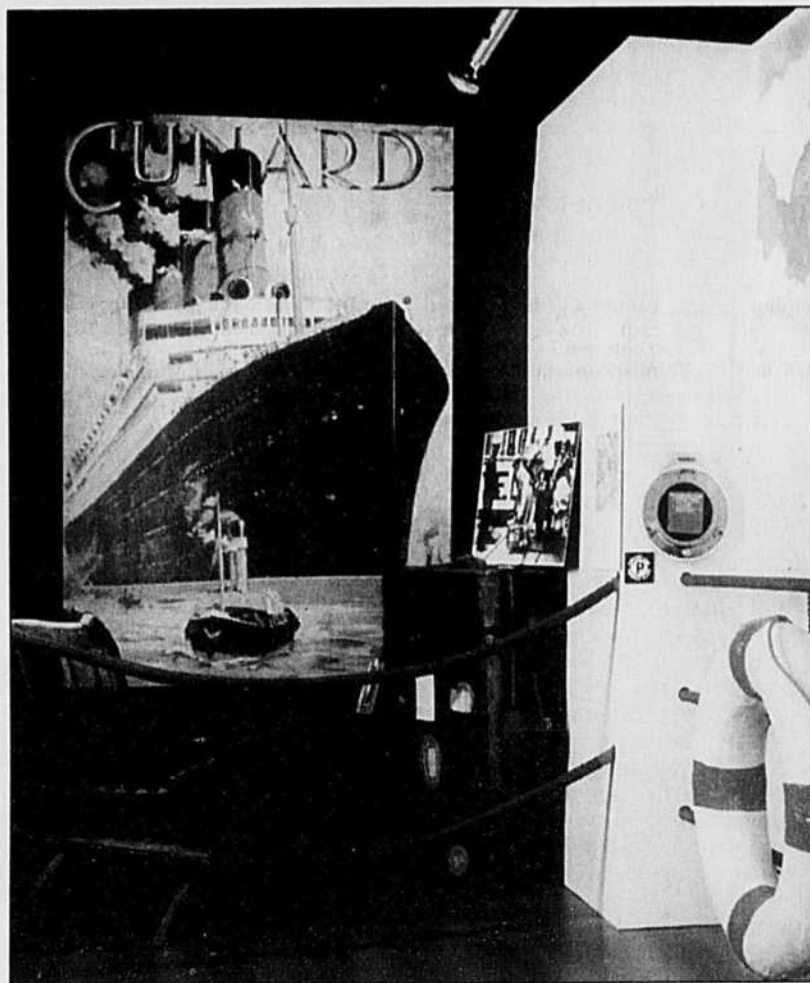


ARCHIVES LE DEVOIR
Le Musée maritime Bernier

tique des événements. En suivant une panoplie d'objets véritables, il est possible de revoir les grandes étapes et les individus qui entourent ces deux plus grandes catastrophes maritimes en temps de paix. Le but est de dissocier le réel de la fiction, mais aussi de recréer l'ambiance à bord des navires. Qu'on passe de la première à la troisième classe, ces bâtiments gigantesques incitaient à une confiance aveugle en l'avenir. Au fond d'un couloir, on peut admirer sur place l'une des très rares bouées de sauvetage appartenant au *Titanic*. Ou encore, les deux cloches imposantes de l'*Empress of Ireland*.

Après le survol de ces tragédies, on entre dans le rêve que suscite les croisières de luxe de la *Cunard Line* et du *Queen Elizabeth 2*. Depuis juin dernier, ce volet montre le confort révolutionnaire de l'une des plus importantes compagnies de transatlantiques au monde. Fondée au Canada, la *Cunard* a transporté quelques millions de passagers sur les rives du Saint-Laurent, tout au long du XX^e siècle. Dans un décor d'inspiration art déco, l'accent est mis sur l'attention particulière que la compagnie accorde à sa plus jeune clientèle. On apprend même que la *Cunard Line* fut la pionnière des garderies modernes. Conformément à cette approche, l'exposition propose deux trajets; l'un pour adulte, l'autre adapté aux enfants. Le tout ponctué de plusieurs témoignages de passagers et de pilotes de la *Cunard*. Apportant ainsi à l'ensemble de l'exposition une dimension humaine qui n'est absente d'aucune des salles.

À l'extérieur, deux navires imposants envahissent l'arrière-cour. D'un côté, le *Ernest-Lapointe* permet la visite à bord d'un brise-glace avec ses pièces reconstituées et aménagées. De l'autre, l'Hydroptère Bras d'Or 400 montre la technologie d'avant-garde



Fondée au Canada, la *Cunard* a transporté quelques millions de passagers sur les rives du Saint-Laurent, tout au long du XX^e siècle.

de ce vaisseau de guerre futuriste d'une autre époque. Tout aussi impressionnante, la chalouperie propose un regard complet sur les différentes embarcations du Québec, avec un véritable chalouperie qui exerce son travail sur les lieux.

Dans le cadre de la première édition de la Fête des chants de marins

qui a lieu au cours de cette fin de semaine, quelques artistes et chanteurs animeront le site du Musée maritime de Québec. On prévoit d'ailleurs un concert du groupe français Cabestan. Une autre façon de dire, que ces salles et ces lieux incitent à une expérience complète des sens comme de l'émotion de notre passé maritime.

VITRINE DU JAZZ

GET WILD
Lil'Ed & The Blues Imperials
Étiquette Alligator

alors procurez-vous *Get Wild* du guitariste et chanteur de blues, il va sans dire, Lil Ed. Chose certaine, c'est qu'il est pleine forme.
Serge Truffaut

Rien n'est plus éternel, plus intemporel, que cette histoire mettant en scène l'homme et sa moitié que l'on dit douce. C'est l'histoire du type qui arrive en retard ou sur le tard. Mettons qu'il arrive si tard qu'en fait il est vraiment très tôt le matin.

Toujours est-il qu'il rentre. Il voit davantage qu'il n'aperçoit sa femme. Puis d'un rapide coup d'œil, il constate que toutes ses affaires à lui, ses affaires de bonhomme, ont été empaquetées, rassemblées. Mettons qu'en la matière rien n'est plus convenu que le partage suivant: les hommes partent avec le système dit de son et les femmes restent avec l'électro communément dit, lui, ménager.

Toujours est-il, encore une fois, que sa femme est en larmes. Entre deux coulées ou deux hoquets de la tristesse elle lui dit: «*Trop tard! Mon petit bonhomme, il est trop tard.*» Dans la foulée, elle lui sort le très convenu, vu les circonstances, «*c'est la goutte qui fait déborder le vase.*»

Bon. Elle en a ras le bol des frasques de son homme. Elle fourre toutes ces affaires, au mécréant, dans des valises et des sacs verts. Lui... Oups! Il réalise qu'il a fait la malin une fois de trop. Que c'est terminé. Que c'est «*bonjour les dégâts.*» Evidemment, on est dans l'univers du blues. Et tout aussi évidemment, cela s'intitule *Too Late*.

Maintenant, pourquoi est-il trop tard? Comment se fait-il que notre homme et sa moitié douce en sont arrivés là? La réponse est contenue dans *Independent Superwoman*. Si l'on en croit notre bonhomme, la femme en a trop fait, question indépendance, autonomie et tout le bazar existentiel.

Elle en a tellement fait qu'elle n'avait plus le temps d'aimer notre homme et vice versa. Cela fait, comme le dit notre bipède dans un autre de ses témoignages chantés, que... *She Don't Love Me No More*. Elle ne l'aime plus. Alors comme il en est ainsi, lui a fait la foire avec ses copains d'abord, ce qui nous ramène à ce qu'on racontait plus haut, à savoir qu'il est trop tard. Ça va? Ça suit? OK, on poursuit.

Mais d'abord on récapitule. C'est toujours bon de récapituler. Ça permet, à ce que l'on dit, de prendre du recul. C'est très moderne, prendre du recul. C'est très in. C'est très mon vécu revu et corrigé en fonction de mon REER autogéré. Or donc, on résume: la femme étant parvenue au statut de superwoman indépendante, elle n'a plus le temps d'aimer ce qui fait que notre homme va se consoler à la taverne du coin avec ses copains, ce qui fait qu'il arrive très en retard et que donc il est mis dehors avec son compact. Et cela donne quoi? *The Compact Man*.

Si vous voulez savoir la suite, si vous souhaitez en savoir plus, si, surtout, vous voulez rigoler,



BLUES & POLITICS
Mingus Big Band
Étiquette Dreyfus

On ne comprend pas. On ne comprend comment il se fait que Sue Mingus, la veuve de Charles, la veuve de celui qui demeure pour nous le plus grand musicien de jazz, que Sue, donc, ait produit cet album. Qu'elle ait favorisé la réinterprétation des morceaux les plus politisés par des jeunes dépolitisées constitue, c'est une lapalissade, un contresens.

De son temps, qui n'est pas un temps lointain, Mingus enregistra ces morceaux dits politiques avec la rage, l'urgence qui convenaient aux sujets traités. Là, avec cet album, il n'y rien de cela. On entend *Freedom* comme si... C'est comme si tous les musiciens invités à cette séance avaient décidé d'aborder celle-ci de la façon la plus fade possible.

Si les originaux, si ses compositions, Mingus les avait enregistrées au début du gramophone, on comprendrait mieux le projet de Sue Mingus. Mais là... Bonté divine! Ces pièces furent jouées par Mingus dans les années 60. Par Mingus avec Eric Dolphy et Boorcker Ervin, Dannie Richmond et Jaki Byard... Par Mingus et Jimmy Knepper... Par Mingus haranguant, gueulant derrière ses musiciens pour qu'ils jouent entre les notes. Par Mingus suppliant ses bonhommes de sortir des sentiers battus.

Et voilà qu'on nous propose un album plat. Une musique de studio. Si on avait voulu rendre hommage à Mingus et plus particulièrement à ses manifestes politiques, ce n'est pas Alex Foster qu'on aurait choisi comme saxophoniste ténor mais David Murray, ce n'est pas Ronnie Cuber mais Hamiett Bluiett qui aurait soufflé du baryton...

Le fait d'avoir demandé à des requins de studio comme Randy Brecker, Ronnie Cuber et d'autres de faire du Mingus est un crime de lèse-majesté. C'est triste. Très triste. On nous a «blousé».

S.T.



PAVILLON DES ARTS DE STE-ADELE

Samedi 28 août à 20 h

DANS LE CADRE DE



FESTIVAL DES COMPOSITEURS DE MUSIQUE CLASSIQUE DU QUÉBEC

Stéphan Sylvestre piano



Brahms
Gougeon
Schumann
Scriabine

Billet: 25\$ (incluant vin & fromage après le concert)

RÉSERVATION: (450) 229-2586

journal-montreal

1364, chemin Pierre-Péladeau (sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)



LE FESTIVAL INTERNATIONAL DU DOMAINE Forget

Du 19 juin au 22 août 1999

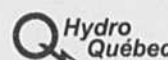
St-Irénée, Charlevoix



Caen Basse-Normandie

Direction: Didier Horry

œuvres de BIZET, OFFENBACH et STRAUSS



Quelques pages de musique du XX^e siècle



Direction: Lorraine Vaillancourt

œuvres de JEAN LESAGE, MAGNUS LINDBERG et SALVATORE SCIARRINO

diffuseur officiel

chaîne culturelle

Radio Canada



Télé-Québec

Jean-François Guay, saxophone

Yoko Hirota, piano

œuvres de MATHER, ROSSÉ, LEMAY, HINDEMITH, TAKEMITSU et DENISOV

Cédric Tiberghien, piano

Concert-bénéfice pour le fonds de bourse du Domaine Forget

Anne-Marie Dubois, piano

Hommage à Chopin

En collaboration avec la Banque de Montréal et Canimex

Les Brunches-Musique

Tous les dimanches de 11 h à 14 h

29 août Caroline Desbiens, voix Daniel Gauthier, guitare

RESERVATIONS: (418) 452-3535 poste 872

ou (sans frais) 1-888-D'FORGET poste 872

Visitez notre site: www.cite.net/dforget

ARTS

Bip! Bip!

Le Road Runner du Rialto court toujours!

Plusieurs fois par semaine, je passe devant lui, car voyez-vous, l'ancien théâtre Rialto est un peu mon voisin. Or les voisins, ça se regarde d'un œil en coin, surtout quand ils affichent un comportement aussi inquiétant que celui-ci. C'est qu'il a une dégaîne louche, le voisin en question! Trop lifté pour être honnête et baveux avec ça. Alors je m'arrête, en me demandant où il s'en va avec sa gueule qui a honte d'elle-même et n'en finit plus de se défigurer. Depuis belle lurette, l'incrédulité, voire la colère, ont fait place dans ma petite tête à un sentiment d'absurdité, proche parent du malaise, mais avec un rire nerveux perché dessus. Il y a un gag qui m'échappe, c'est sûr. Pincez-moi, quelqu'un. A moins que je ne sombre avec le Rialto dans une trou noir du cosmos légal. Qu'on m'explique! La loi, c'est la loi, ai-je cru benoîtement, et quand c'est écrit «*Ordre de cesser les travaux*» sur un édifice classé pur patrimoine par trois paliers gouvernementaux, c'est du sérieux, du solide. Le propriétaire n'a qu'à obtempérer, sinon gare! Les amendes, les flics, le marteau du juge lui en feront voir de toutes les couleurs. Non mais!

Erreur! Frime pure! La loi est molle comme une banane pourrie et mes dernières illusions civiques, déjà bien minces je l'avoue, viennent de s'écrouler en un bruit de vaisselle cassée.

Voisinage oblige, je suis les rebondissements au feuillet, mois après mois, année après année. Ça continue, ça s'accroît, ça dégénère à qui mieux mieux. Et on n'arrête pas le progrès. V'là les vitraux et les alcôves qui s'évanouissent, v'là les grandes fenêtres patios venant défigurer la devanture. Coucou! Arrive le nouveau café-terrasse tout fringant et fier de lui. Subsistent d'une vie antérieure quelques vieilles affiches délavées de films indiens, dérisoires vestiges appelés à se voir balayés par le vent d'automne.

A l'intérieur, les sièges sur lesquels on s'essayait pour voir tout bêtement un film furent enlevés sans crier gare.



Odile Tremblay

Le plancher en pente a été nivelé, quelques faux plafonds enlevés. Le décor baroque imaginé par Emmanuel Biffa s'efface un peu plus. But avoué de l'opération: transformer le lieu en bar bouzouki (dans un quartier sursaturé de bars), au mépris d'une vocation sanctifiée par son statut patrimonial. Péripétie de dernière heure: cette semaine, une guirlande d'ampoules blanches plus ou moins «noélieenne» est venue s'entortiller au dessus de la porte extérieure. Toujours sans permis. Ah bon! On regarde ça, on poursuit sa route en se grattant la tête. Comment ça se peut?

J'attends le jour où le propriétaire du dit Rialto décrochera la marquise et peindra une façade — à l'origine inspirée de celle de l'Opéra de Paris — du bleu profond de la mer Egée. Pourquoi s'arrêterait-il en si bon chemin? Je vous le demande.

Elias Kalogeras, le maître des lieux, me fait penser au Road Runner du dessin animé qui n'arrête pas de narguer le coyote. Le coyote berné étant les citoyens révoltés par ce crime de lèse-patrimoine, on l'aura compris. «Attrape-moi si tu peux», semble dire l'oiseau en poussant son rire moqueur. «Bip! Bip!»

Mais qui songe à l'attraper? La Ville lui colle un autre ordre (le mot ordre vient d'acquiescer au passage un sens ironique) de cessation de travaux. Personne n'y croit à cet ordre-là. Ni Kalogeras, ni les fonctionnaires. François

Lemay, qui pilote le dossier au service de développement économique de la Ville de Montréal, avoue lui-même que la loi n'a pas les dents très pointues. Un nouvel avis sera placardé quand même, c'est promis! Cinq ordres de cessation ont donné naissance à deux amendes en tout et pour tout (dérisoires d'ailleurs). Cherchez l'erreur!

Au début d'août, un article de *La Presse* relatant un énième épisode de la saga titrait «*Encore le Rialto!*». L'affaire est devenu un *running gag* pour journalistes et pupitres.

Farce plate mais farce tout de même. Pincez-moi donc, car si je ne m'abuse en avril dernier, une pétition réclamant que la ville achète le Rialto avant que l'irréparable n'ait vraiment gain de cause récoltait l'appui de tout ce qui bouge comme signatures dans la communauté artistique, de Lorraine Pintal à René-Richard Cyr, de Gabriel Arcand à Alexis Martin. Trois mille trois cents voix disaient: «*Halte là!*» Depuis 1998, le Comité de sauvegarde du Rialto dirigé par la conseillère municipale Helen Fotopulos, pousse les hauts cris, talonne les institutions, crie dans le désert. «*Bip! Bip!*» répond le Road Runner, et de rénover de plus belle.

Elle s'est démenée et se démène encore pour la cause, Helen Fotopulos. A chaque étape, là voilà qui remonte au front. D'autres au contact permanent de l'absurde finissent par décrocher de guerre lasse. Elle conserve l'épée à la main. Bravo pour la constance!

Rappelons pour la petite histoire du cas que l'actuel propriétaire avait acheté le Rialto en 1983 dans le but d'en faire un centre commercial et que le bâtiment ne fut classé historique que par la suite, le laissant, amer, avec ses projets sous le bras. Rien n'est simple dans le grand dédale bureaucratique. Kafka l'a compris avant nous. Le ville a juridiction sur l'extérieur du bâtiment, la province sur l'intérieur et comme le courant ne passe pas entre les deux, l'un autorise d'une main ce que l'autre interdit. Et interdire est un bien grand mot, puisque classé ou non, l'État, toutes catégories, a peur de se retrouver avec un

éléphant blanc sur les bras. Alors ce beau monde louvoie en se disant qu'après tout, mieux vaut un propriétaire pas trop kasher et fieffé récidiviste mais déterminé à gérer le coûteux palace, que l'abandon des lieux, comme au York et au Séville, autres cinémas palaces montréalais morts d'inanition et de manque de soin. Quant à la volonté politique de transformer l'immeuble à des fins théâtrales ou culturelles, elle apparaît inexistante. On ne peut même pas vraiment blâmer un propriétaire qui cherche à rentabiliser son édifice, mais la notion molle et floue d'instances gouvernementales incapables de proposer de plan B et laissant le patrimoine aller à vau-l'eau.

«*Ça fait un an et demi que je suis là dedans, soupire Pam Bouyoucas d'Héritage Montréal et rien n'a avancé. On a fait le tour des ministres, des sous-ministres pour recevoir des longues lettres byzantines remplies de promesses stériles. Si quelqu'un avait le courage de nous dire: "Arrêtez de vous démenner. On ne fera rien", mais jamais personne ne nous sert un refus. L'hyppocrisie est reine. La loi classifie et se montre incapable de protéger. C'est la propriété privée qui prévaut. Je pourrais m'immoler devant le Rialto. Ça ne servirait à rien. On a présenté le projet d'y abriter des compagnies et des associations théâtrales. Le dossier fut renvoyé aux calendes grecques. En attendant, le propriétaire sait très bien qu'à force de détruire la spécificité historique du bâtiment, le Rialto va perdre sa classification et qu'il pourra en faire n'importe quoi.*»

On n'est pas en Europe ici. Des immeubles historiques, Montréal n'en possède pas cent mille. Et celui-ci arbore encore de si beaux restes. Mais allez résister au grand bof étiatique... Comble d'ironie, la ville vient d'acquiescer le Cinéma V, rue Sherbrooke, dépourvu de toute valeur patrimoniale. Vous y comprenez quelque chose, vous? Pas moi. «*Bip! Bip!*», rigole le Road Runner. Kafkaien, vous dis-je.

otremblay@ledevoir.com

VITRINE DU DISQUE

Le vieux John Mayall grogne, persiste et signe

L'ancêtre de la scène anglaise récidive avec un disque éblouissant

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Sur la photo, c'est bon signe, le vieux Mayall n'a pas l'air content. Là où d'autres, une ribambelle d'autres, afficheraient un air fat, un regard suffisant, voire l'expression de la vanité, l'ancêtre de la scène anglaise exprime l'air du «*à moi, on ne me la fait pas.*»

Il est ainsi, il n'est pas dupe, car comme il le confie après cinq décennies de travail: «*I got a padlock on the blues and I got the key to open up my mind.*» Ce qui en lingua franca signifie grosso modo comme à peu près: j'ai un cadenas sur le blues et j'en possède la clé. Ce cadenas sur le blues, ce *Padlock On The Blues*, c'est le titre de son dernier album... *John Mayall And The Bluesbreakers - Padlock On The Blues with special guest John Lee Hooker.*

Urgence

John Mayall... Au tout début, il y avait les Beatles, les Kinks, les Stones, les Who, les Animals et il y avait John Mayall. Mayall qui chantait: «*I'm the causing of the trouble and it makes my poor heart burn/ I been tryin' to tell you people that the blues hit me in my life/ You know I was born for trouble and it's a hard road till I die.*» Il chantait cela avec Peter Green à la guitare, John McVie à la basse et Aynsley Dunbar à la batterie. Et voilà qu'il le chante à nouveau. Mais cette fois-ci avec Buddy Whittington à la guitare, John Paulus à la basse et Joe Yuele à la batterie augmenté de Tommy Eyre à l'orgue, un vétérinaire de la scène british.

On dira: bon, il l'enregistre une seconde fois... *So What!* Ouais, c'est vrai qu'il n'y aurait rien là de particulier, rien de singulier, si ce n'est que c'est la

première fois que Mayall enregistre pour une deuxième fois une de ses compositions en studio. Et si la première fois qu'on avait entendu la première version on était tombé en bas de sa chaise, là... on est quelque peu sous le choc. Parce que, c'est forcé, c'est obligé, il éprouve encore et toujours une urgence. Il y avait du croisé en lui; il y a toujours du croisé en lui. Qu'on aime cela ou pas, il faut en tout cas reconnaître chez notre homme le trait de la constance.

Jeune, il aimait le blues. Vieux — il a 67 ans —, il l'aime tout autant. Il le dit, il le clame. Et au passage il lance quelques fléchettes. Faut comprendre que son histoire est unique. Elle fait beaucoup plus partie de notre paysage musical qu'on ne le pense. Le hic, c'est que Mayall fait tellement partie des meubles, qu'on le tient évidemment pour acquis. Or donc...

Rappelons qu'il a formé Eric Clapton avant que l'Eric aille décliner *Crossroads* en compagnie de Jack Bruce et Ginger Baker qui, eux également, avaient joué avec Mayall. Puis ce fut la formation du guitariste Peter Green et du bassiste John McVie avant qu'ils ne prennent la poudre d'escampette pour fonder Fleetwood Mac.

Après les départs de Clapton et Green, le vieux pirate repéra le jeune Mick Taylor, le forma à sa main jusqu'à ce que les Rolling Stones ne kidnappent ce dernier pour remplacer Brian Jones.

Tanné qu'on suce son talent comme une sangsue, le vieux corsaire s'exila aux États sans avoir fait un album justement intitulé *Blues Alone*. Une manière de dire: «*Bon. Je vous forme et puis hop! Au premier tournant, vous désertez. Alors je vais faire un disque seul à seul, manière de vous montrer, bande*

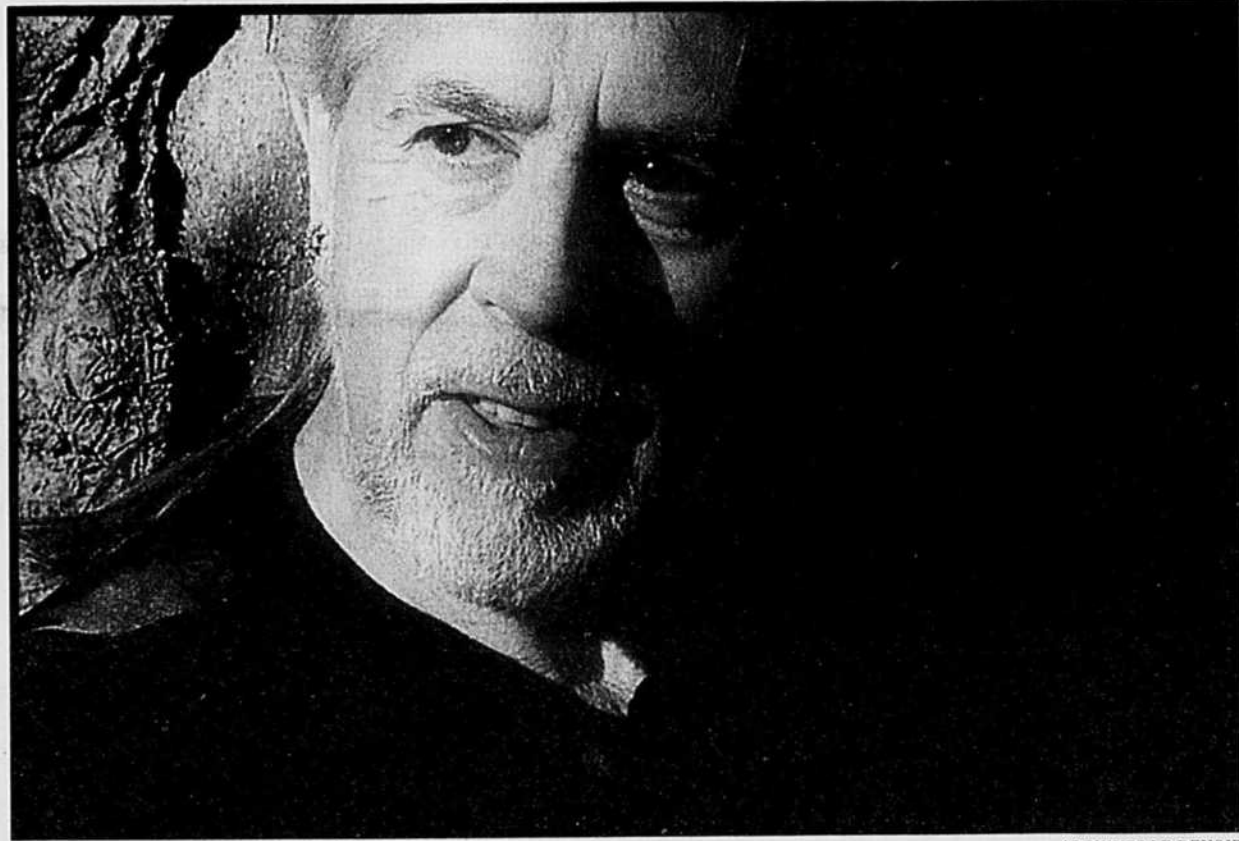
d'ingrats, que je peux me passer de vous.» Le pire, c'est que ce disque, ce *Blues Alone*, est si bon qu'il n'a toujours pas pris une ride.

Un précurseur

Aux États, il repéra un certain Harvey Mandel avant que celui-ci décide de rejoindre Canned Heat. Juste auparavant, il forma un groupe tout acoustique et sans batterie. À la guitare il y avait Marc Almond, au saxo il y avait John Almond, à la basse il y avait Steve Thompson. Ils montèrent sur une scène du monde. Et alors? Au moment où tout le monde... enfin, pratiquement tout le monde... se met au tout électrique, le voilà qui débarque dans les chaumières avec le tout acoustique. *The Turning Point*, un pied de nez, un contre-pied. Les uns s'en vont. Les autres, ceux de l'extérieur, se mettent allégrement au tout acoustique. Alors le vieux snoreau les précéda. Avec Mandel, Larry Taylor à la basse et Sugar Cane Harris au violon, il organisa *USA Union* où bien avant tout le monde il formula des constats très environnementaux.

Les autres s'y mettent? OK! On va passer à autre chose. On va faire la jonction du blues avec le jazz. Cela résulte en *The Jazz And The Blues Union* avec notamment le divin Blue Mitchell à la trompette. Dans les années qu'il suivirent, le vieux fit beaucoup dans le jazz alors que tous ceux qu'il avait formé faisaient dans le tiroir-caisse. Ce faisant, il sculpta de bien belles choses en compagnie du saxophoniste Red Holloway.

Puis, au début des années 80, alors que le disco battait son plein, ce fut sa traversée du désert. Mais voilà que les autres, ces autres qu'ils avaient engagé dans les années 60, les années du *Swingin' London*, frappent à sa porte.



ARCHIVES LE DEVOIR

John Mayall

Repus et les poches pleines, des vedettes en mal de musicalité allèrent à la rencontre du vieux contrariant. Le temps d'une tournée, ils se refirent une santé.

Après quoi, il forma une nouvelle phalange des Bluesbreakers avec Coco Montoya et Walter Trout aux guitares. Et vian! Ce fut le splendide, le plus que nécessaire *Chicago Line*. Il y est beaucoup question de blues, évi-

demment, et de justice. Il y est surtout beaucoup question de ces choses qui, lorsqu'elles sont abordées et disséquées par lui, sont crédibles alors qu'elles ne le sont pas lorsqu'elles sont chantées par d'autres. C'est ce qu'on appelle une question de crédibilité.

Après les départs de Montoya et Trout, voilà que le vieux entend un jeune Texan du nom de Buddy Whittington. Avec lui et le fidèle Joe Yuele à la

batterie ainsi que John Paulus à la basse, il signa de très bons albums et ce tout nouveau. Ce *Padlock On The Blues*.

Essentiellement, ce dernier est une longue et juste revendication. Comme si Mayall nous demandait en cette époque de constante re-lecture de l'histoire: Écoutez, vous n'arrêtez pas de dresser des inventaires. Qu'attendez-vous pour vous pencher sur le mien? Pratiquement tous ont commen-

cé après moi. Moi qui faisais les clubs de Londres dans les années 50. Pratiquement tous ont abandonné après avoir fait dans la variété. J'attends. Et que chante-t-il dans ce *Padlock On The Blues*? «*Sometimes I stop to wonder what some critics out there would have me do/ But beware the green gods of envy - Pay no attention - See it through/ That's why I'm depending on you people. Yes... I mean you and you and you.*»

Padlock On The Blues c'est la musique, c'est l'album du plus intègre de ces British qui firent danser le monde entier dans les années 60.

SAMEDI
20hHommage à Duke Ellington
à SILENCE... ON JAZZ!

Présentation d'un concert de l'Orchestre de jazz de l'Union européenne de radio-télévision. Enregistré cette année à Montréal, ce spectacle rend hommage au grand jazzman que fut Edward Kennedy dit Duke Ellington.

Animation: Gilles Archambault
Réalisation-coordination: Daniel VachonDIMANCHE
12h 10Jacques Hétu à entendre
AU PIANO AVEC GLENN GOULD

À l'émission AU PIANO AVEC GLENN GOULD, le compositeur Jacques Hétu dévoile son admiration pour le grand interprète qu'a été Gould. Au cours de cette rencontre, on entendra *Variations* de Jacques Hétu.

Une émission de Daniel Poulin

LUNDI
13h 30Extrait du *Rendez-vous musical de Laterrière*

Dans le cadre de l'émission *CONCERTS D'ÉTÉ*, un concert capté le 11 août dernier et mettant en vedette Marc-André Hamelin, piano, Hélène Collette et Manuella Milani, violon, Éric Soucy, alto, et Martin Ostertag, violoncelle. Au programme, des œuvres de Thullie, Mahler et Enesco.

Animation: Monique LeBlanc
Réalisation: Guyliane PicardDIMANCHE
10hDes découvertes
humaines et musicales à
RENCONTRES EN MUSIQUE

Pour le plaisir de ses auditeurs, Gilles Dupuis reçoit chaque semaine une personnalité qui vient raconter son parcours et partager ses goûts musicaux. Dimanche, la comédienne et chanteuse Dorothee Berryman sera son invitée.

Animation: Gilles Dupuis
Réalisation: Diane Maheux

ET ÉTÉ,
la Chaîne culturelle
vous offre
encore et encore plus...

chaîne culturelle
Radio-Canada
www.radio-canada.ca

95,3 FM Lamèque
98,3 FM Moncton
101,9 FM Allardville
101,5 FM Rimouski
100,9 FM Chicoutimi
95,3 FM Québec
90,7 FM Estrie
104,3 FM Mauricie-Centre du Québec
100,7 FM Montréal
102,5 FM Ottawa-Hull
90,3 FM Toronto

LES CONCERTS SPIRITUELS PRÉSENTENT

Festival d'orgue

à l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal les mercredis de l'été à 20 heures

THÈME: L'INTEGRALE DE L'ŒUVRE POUR ORGUE DE FRANZ SCHMIDT (1874-1939)

MERCREDI 25 AOÛT 1999

Bruce Wheatcroft (Montréal)

Au programme:
Œuvres de Pasquini, Walthier, Schmidt, Regier, Franck, Böhm et Vierne

Billets: Parterre: 8 \$, 10 \$, 12 \$
Tribune: 16 \$

Renseignements: (514) 733-8211